



La revue du haïku



N° 50 – Février 2014

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

SOMMAIRE

- Présentation : Thème – Libre
- Haiku & Senryu
- Haikus + Photos
 - L'herbe de Kusatsu
 - Sur la notion de Yohaku – Clelia Ifrim
 - avec photos de Nicole Pottier
- Ce n'est pas Senryû ! – Marc Benotto
- Variations poétiques sur un thème saisonnier – Alain Kervern
- Le Voyage à Pau - Sylvie Justome (extraits parmi 81 haiku)
- La fin ET le début d'un voyage

PRÉSENTATION :

À moi l'honneur de m'occuper du 50^e numéro de ploc !

Et bien que le thème est libre cette fois-ci (la première fois d'ailleurs que je m'éloigne d'un thème spécifique) vous allez y trouver des expérimentations (attention les yeux et les oreilles !), des essais et des photos, ou des approches étudiées sous un angle original.

Des envois en haiku et senryu ont été particulièrement riches à mon sens, ainsi que des réflexions, propositions inhabituelles ou mise-en-forme. (L'arrangement des haiku/senryû est dans l'ordre de réception.)

En espérant alors que vous y trouverez des moments agréables mais aussi d'inspiration - soyez les bienvenu(e)s au - - - PLOC! 50

SC

HAIKU & SENRYU

Brume sur l'étang
coups de feu dans le lointain
déjà tout ce rouge

Plus loin que la lune
sur le lac noir les corneilles
rentrent au dortoir

À la cour d'Appel
face au ballet d'habits noirs
baveux * et bavards

* en argot un baveux est un avocat

- Gérard MATHERN

Le temps n'a pas d'âge
Toujours au présent -
Rouge le framboisier

Au sommet de la tasse blanche
Elles prennent aussi la pause-café
Deux fourmis

Couverte d'anémones, la forêt
Et toutes ses branches
Nues

Je m'arrête et
Elles se taisent
Les feuilles mortes

Au creux du vieux tilleul
Un courant d'air
Vers le ciel bleu

- Frédéric SOETE

Un oiseau frissonne
S'étend le vent du nord
Un brin sur rien

Chute de neige
Petites fleurs de papier
Au sol mine de rien

-Rita LAPIERRE-OTIS (Québec)

il pleut –
sous les cerisiers en fleur
un couple d'amoureux court

pétales sur le pavé –
je ne peux plus écouter
la chanson du merle

aquarelles chinoises –
sur les mains de l'enfant
parfum des glycines

- Steliana Cristina VOICU (Roumanie)

en ratissant
le bonjour d'un passant -
mes pensées tourbillonnent

givre matinal
les pensées font
dans la dentelle

- Eléonore NICKOLAY

Cinquième saison
sous les flocons de neige,
le pont suspendu.

Début de printemps:
l'estampe zébrée de pluie
presqu'île flottante.

- Marie-Noëlle HOPITAL

Magie de Noël.
Sur l'église désertée,
orgie de lumière.

Le vent s'attendrit...
La souche du laurier-rose
a fait des petits.

Les bernaches sur la vague
jouent infiniment
à la balançoire.

- Christine GUICHETEAU

31 décembre –
Mon bilan d'incompétences
encore à la hausse !

Routes verglacées :
l'année se termine en queue
de poisson.

Réveillon glacial !
Ma main sous son pull vient rompre
la chaîne du froid.

Avec les pollens,
blanc.

un grand corbeau

le vent m'apporte en cadeau

- Roland HALBERT

une couronne de brume
autour de la cheminée...
vent glacial

la paix...
une rivière
aux ondulations

des cerisiers
envoûtés par le printemps...
rougissent de plaisir

un bateau de pêche
chancelant sur la mer
tiré par la lune

- Keith A. SIMMONDS

Dimanche d'hiver
chacun sa part de soleil
pomme-orange-cannelle.

Fin de l'ondée
devant les vaches ils montrent
aussi leurs cornes.

Taureau en montagne -
sa jupe rouge ultracourte
mais quand même...

La pluie torrentielle
s'applaudit sur le trottoir
- tu bats la semelle.

Bouche du métro
sa paume grande ouverte
la pluie généreuse.

- Jean-Louis CHARTRAIN

glissement d'un bas -
regardant par la fenêtre
la lune s'éclate

encore la neige
on ne voit plus le corbeau
au bord du trottoir

le marché s'achève
les deux mains dans la poubelle
à remplir son sac

une branche morte -
ledit père ...non nommé
sur l'acte de naissance

- Liliane MOTET

Arbre et 4 saisons

L'arbre s'étire
voyageur immobile
passager du vent

L'odeur du printemps
suivra la lumière
traversant les fleurs

Le mont s'assèche
Un papillon s'agrippe
au vent de l'été

Cueilleur de feuille
l'automne vend ses couleurs
au premier vent fort

Entre mes mains
le blanc de la neige fond
vers l'invisible

- Nicolas LEMARIN

fenêtre allumée
la rue livre à son insu
une intimité

- Isabelle PROVOST

a la fenêtre
passent les nuages
sans bruit je m'ennuie

- Janine DEMANCE

petit point jaune
sur le ciel gris — l'enfant
pleure son ballon

soleil disparu
l'horizon s'assoupit
bourdon des vagues

mal réveillée
un méchant matin d'hiver
— le lait déborde

sur les marches
la noce regarde le ciel
mariage du renard *

*ciel mélangeant soleil et pluie

- Cristiane OURLIAC

maison d'enfance
heureux comme Ulysse –
mais plus de parents

rouge sourire
des grenades éclatées -
promesse sucrée

entre deux plantes -
araignée trapéziste
gouttes de rosée

portés par le vent
se jouant des frontières -
oiseaux sans visas

été provençal
vagues bleues des lavandes -
surf d'un escargot

- Daniel SALLES

Fini la grisaille
A ton pied me réveiller
Arbre de Judée

- Christiane RANIERI

Une dernière fois
avant la nuit
faire le tour du jardin

Mariage d'hiver
les pétales
en papier glacé

Table d'orientation
Istanbul
2017 km

Tranquillement
les branches du saule
caressent le lac

Dans le tram
s'asseoir
dans la chaleur d'un autre

- Monique JUNCHAT

Formidable ciel
Des moutons rose-bonbon
sur de l'herbe bleue

Le bleu en clarté
derrière les nuages
Savoir attendre

Lanternes magiques
au grand bal des lucioles
Nuit en étoiles

- Cécile MAGNIER

Fin des soldes :
des robes de bal
font tapisserie.

Matin de froidure :
son haleine blanche prend
le souffle des hommes.

- Marie NEPOTE

H@ïku r@té
sur l@ p@ge un esc@rgot
b@ve une @rob@se

Elle a souri
de toutes ses rides
– soleil d'hiver

Chaleur écrasante
un papillon s'évente
l'air de rien

Tout près de la pomme
l'ondulation du serpent
– mordre quand même

Arbres déplumés –
découvrir entre les branches
le coq du clocher

- Nicole GREMION

Passage matinal
du chat à la queue cassée —
odeur de café

Nappe damassée
d'un long repas du dimanche —
miettes pour les oiseaux

- Pascale HENRY

Les outardes
passées en notre absence
fientes sur le quai

Grand-mère tricotait
un manteau pour le chiot
devenu danois

- Céline LANDRY (Québec)

* * * * *



Photo : Nicole Pottier

Dentelle de l'ombre -
abritée par le vent
une lettre blanche

Clelia Ifrim

Dessin imprimé -
se répandant sur la terre
les traces du soleil

Nicole Pottier



Photo : Nicole Pottier

Oeil de l'aube -
le vent joue
à cache- cache

Clelia Ifrim

Vieille redingote -
les nouveaux boutons
éclatants de soleil

Nicole Pottier



Photo : Nicole Pottier

Capsule d'air -
entends-tu le son captif
lorsqu'elle se brise à l'aube ?

Clelia Ifrim

Princesse d'un matin -
une couronne verte
en lieu de berceau

Nicole Pottier

Je collabore avec une de mes amies roumaines, Clelia Ifrim, et nous composons des haiku à partir de photos que j'ai prises soit en France (ici il s'agit de la Normandie), soit en Roumanie . Ce projet se base sur la notion de "yo-haku", nous conjugons ainsi nos savoirs dans un exercice de découverte réciproque de nos environnements directs et de nos cultures. Ces compositions sont originales, elles existent en trois langues, dont le français.

Sur la notion de Yohaku

Dans l'esthétique de l'art japonais, il existe des termes associés par paires, définissant par contraste des images, des mots, ou des significations. Ce contraste génère une dynamique poétique ou picturale, une action réciproque entre deux champs, un changement ou une transformation.

Certaines de ces paires sont bien connues : fueki - ryuko 不易流行, le contraste entre éternel et éphémère, wabi - sabi 侘び寂, la lumière de l'harmonie éternelle et la lumière des choses simples, temporaires, ou bien encore yojo -yohaku , termes définissant l'espace plein et l'espace vide.

Les traductions et les interprétations qui en découlent, sont suffisamment nuancées. On doit pourtant pénétrer plus en profondeur, tout en restant proche du sens original qui a généré leur dénomination. Il n'est peut-être pas dénué d'intérêt de se souvenir du "Degré zéro de l'écriture" de Roland Barthes.

Arrivés à ce degré zéro, nous pouvons trouver des significations insoupçonnées et des sens plus riches, fertiles pour notre imagination, et implicites pour écrire des haikus, ou peindre, ou photographier des images incluant des haikus. Bien-sûr, je me réfère à un zéro au sens oriental du mot, pas à celui qui est occidental. Zéro en tant qu'espace originel.

Prenons l'exemple suivant : la syllabe "bi" signifie "lumière", la lumière du jour, la lueur du feu, la lumière des étoiles. Dans les termes pairs wabi-sabi, elle a ce même sens de lumière. Ce qui est le plus souvent traduit et compris par "beauté". Sans aucun doute, de la lumière naît la beauté, ou bien elle est elle-même belle, mais il s'agit d'une extrapolation du terme d'origine. C'est en gardant en tête ce fait très simple que nous pouvons mieux comprendre un haiku ou un photo-haiku.

Nous en avons un autre exemple avec "yohaku", terme pair avec "Yojo". Yohaku signifie espace vide, vacant et le plus souvent il est traduit et considéré comme espace blanc. C'est là une convention usuelle que de considérer un espace vide comme un espace blanc. En fait, nous ne connaissons pas la couleur que peut avoir un espace vide. D'où le fait qu'il s'agit juste d'une convention acceptée au quotidien que de nommer yohaku "espace blanc".

En réalité, "yohaku" signifie noir, nuit, la nuit noire où ne brille aucune étoile, nous pouvons alors traduire et interpréter le vide, la vacuité, comme un espace noir. Ni le blanc ni le noir ne sont des couleurs, ils ont

la même signification. C'est, en quelque sorte, le degré zéro des couleurs, pour paraphraser à nouveau Roland Barthes. "Yohaku", espace blanc, pourrait être un trou noir attirant en totalité l'espace plein, le "Yojo". Ce terme venant de l'astronomie illustre très bien l'art du haiku, le haiga ainsi que sa variante moderne : le photo-haiku.

Si nous acceptons de nommer un espace vide comme étant blanc, car en fin de compte c'est une convention suivie par la majorité, nous pouvons accepter dans la même mesure qu'un espace vide soit un espace noir.

Où peut se situer, se localiser, "yohaku" dans un haiku ?

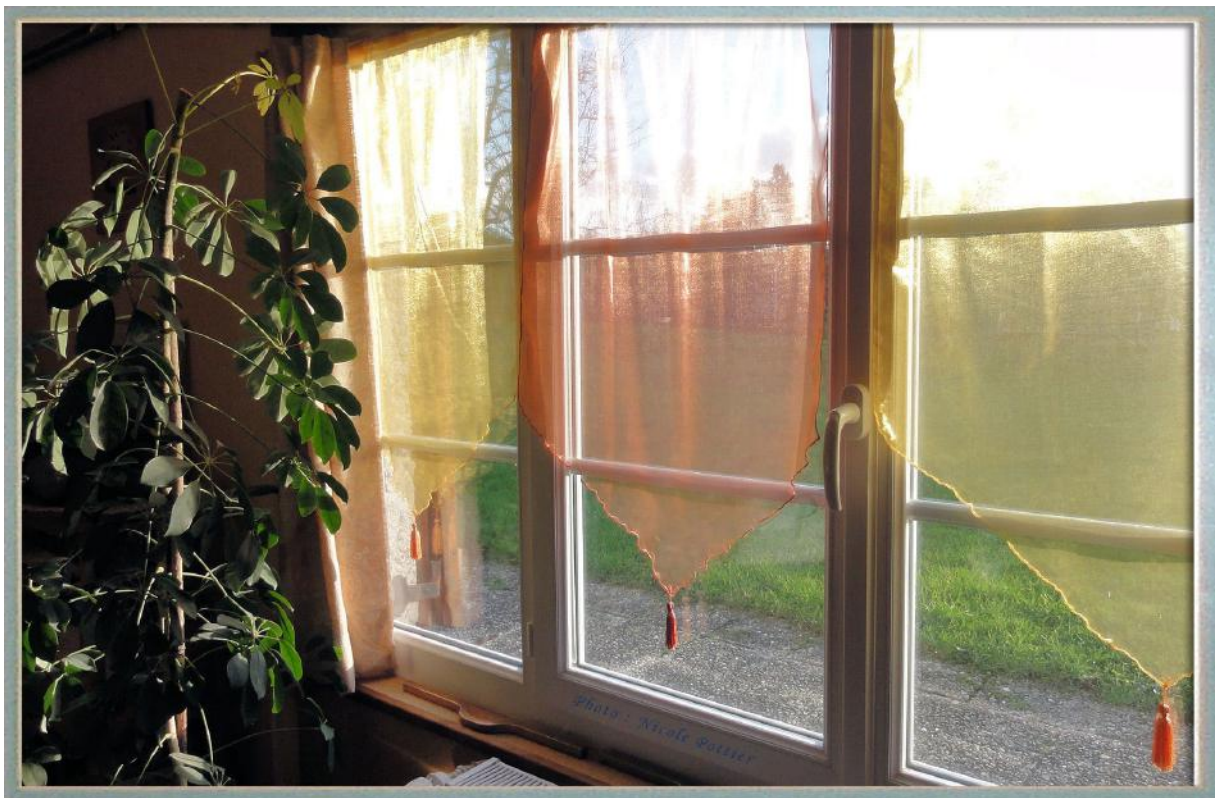
C'est sans doute dans la pause, le "kireji". C'est là un espace idéal, un espace zéro, un espace venant des sources. C'est un espace vide où les deux parties du haiku sont attirées comme dans un trou noir. La matière du poème ou du photo-haiku, les images réelles ou la vibration des mots, sont attirées, sont avalées par l'anti-matière du trou noir.

Un espace blanc peut être un trou noir.

Au-delà de ces interprétations, de ces traductions aux multiples nuances possibles, au-delà de la métaphysique d'un texte, je vous propose un jeu très simple : Passez la main, je vous prie, dans un rayon de soleil illuminant une fenêtre, une maison, ou bien votre propre personne.

Passez la main à travers ce rayon de soleil. La trace laissée par votre main dans le rayon de soleil est une forme de "yohaku".

Clelia Ifrim



*** Traduction et photo : Nicole Pottier**

L'herbe de Kusatsu

*Canne d'aveugle -
de loin la crécelle
appelle le printemps*

Je pense que voyager, même virtuellement, jusqu'à la léproserie de Kusatsu, nommé aussi "le Port aux herbes", où vit le poète **Murakoshi Kaseki** demande une préparation particulière. J'ai choisi les trois premiers sujets qui me sont venus en tête : Job, l'homme juste et bon de la Bible, le poème de **Sylvia Plath** "**Lady Lazarus**" et une image d'un village situé en Dobrogea où se trouve la dernière léproserie d'Europe.

Un homme, une femme et une collectivité. Ces trois éléments constituent à mon sens l'image d'une clochette d'argile. Peut-être est-ce juste une clochette perdue, comme le mentionne **Murakoshi Kaseki** dans un autre haiku. Le son de celle-ci me servira de guide dans ce voyage jusqu'à Kusatsu, le Port aux Herbes, où vit **Murakoshi Kaseki**, souffrant de la lèpre depuis qu'il a 16 ans. Un poète contemporain, ou bien un enfant vivant toujours le rêve de sa mère. Même si là-bas, dans la colonie de lépreux, isolé dans une cour, aveugle, l'enfant et la mère ne peuvent être séparés. A Kusatsu, du fait qu'il s'agit d'un lieu spécial, le passage des saisons n'a plus qu'une importance temporaire. Sur un plan spirituel, à Kusatsu, le printemps est éternel. La mère et l'enfant rêvent le même rêve. L'herbe avant d'être né.

Lorsque je me suis renseignée la première fois sur la léproserie de Kusatsu, j'ai cherché l'endroit sur une carte sur internet. Il se situe au nord de Tokyo. Je voulais voir ce lieu, tout en sachant que ce n'est pas ce type de "vision" matérielle qui est demandée pour comprendre les haiku de **Murakoshi Kaseki**.

J'ai fait sonner à nouveau la clochette trouvée, et j'ai suivi le son de celle-ci comme sur une carte lumineuse.

*Pont d'argile -
le printemps est venu
là-bas aussi déjà (2)*

Nous sommes à l'aube d'un jour de printemps. Quelque part, dans le lointain, les montagnes comme des témoins silencieux, solennels. Le bruit du monde éphémère est resté plus loin, en arrière. Le vent souffle doucement dans l'herbe montant jusqu'au genou.

*Monts verdoyants -
quand je naîtrai à nouveau
je voudrais être un cheval (3)*

Dans le folklore roumain, on dit que rêver d'un cheval signifie qu'une belle jeune fille va venir dans ton rêve. Le printemps à Kusatsu a le visage de cette jolie fille, dont les cheveux volent au vent.

Clelia Ifrim



(Photo : Nicole Pottier)

Notes :

(1, 2, 3) : **Murakoshi Kaseki**, revue "**Ko**", printemps – été 2004.

Article publié initialement en langue anglaise, dans la revue "**Ko– Haiku Magazine**", nr. printemps – été 2011 (Nagoya, Japonia).

*

Traduction en français : Nicole Pottier

C'EST PAS SENRYÛ !

Tarin des pins
Bec aux aguets
Bien plus que toi
Je suis taré

Reprocherez-vous à ma voix d'exciter le tromblon, le cor de liesse, la chanterelle, le basson d'âme ?
Vous indignerez-vous si je marie les couleurs, si je mêle follement les genres ?

C'est la vie, rien que la vie, qui me projette hors de moi en me laissant comme ébloui ; et je m'étonne, je m'effraie de sa parole, du mystère qui la porte dans sa troublante et capricieuse diversité.

Conscience en berne
Ils défilent
Les meurtriers professionnels

Il n'y a pas d'âge pour mourir. Ni pour vivre.

Heureux et nu
Il pisse dans la rivière
Une truite lui mord la bite

Il est des hommes sans patrie qui font de leur corps un logis, de leur voix une épouse, de leur bouche une amie. Ils vivent étrangers au dehors et meurent les yeux ouverts sur l'intérieur de l'être. Le vide y règne en maître absolu, mais ils vénèrent ce souverain taciturne. La mort leur est douce, ils ne la voient pas venir, ils vivent en elle depuis si longtemps.

Elle s'étire sur l'herbe
Et pose la main
Dans une bouse fraîche

Que chacun de tes gestes enfante un nuage libre.

Cerisier en fruits
Un bouvreuil picore
Les yeux du pendu

Rose, où trône l'orage ? S'endormir sous un ciel rouge de haine.

Corneilles dans l'orme
Ma belle sur la chaise longue
Chacun à sa place

Ne sentez-vous rien ? Quelque chose approche. C'est encore loin, mais une odeur émerge, plane, hésite entre puanteur et parfum. Se déciderait-elle si nous l'encourageons ? À nous de choisir, amis des tripots et des clandestins. Ce jeu vaut bien la roulette castrale, le poker menteur ou les dames galantes.

Pleurs dans la ruelle
Fillette allongée
Militaires en patrouille

Dieu, à trop le contempler, cache les hommes et le monde qui seuls valent la peine d'être vus.

Le temps ne peut rien
Le temps file le temps
Et le naja défie la mangouste lustrée

Qui perd la raison s'accuse de la rage.

Un cygne sur le Minnewater !
Non, c'est un canard.
(Toujours aussi nul en zoologie.)

Comprenne qui peut, comprenne qui veut : la cuiller à pot n'est pas à sa place.

Note : Le Minnewater est un lac au nord de Bruges où, selon la légende, un amant enterra sa promesse avant de déverser les eaux au-dessus de sa tombe.

Le canon sur la tempe
Mouette rieuse
Du sang sur le sable

L'âpre soulagement de savoir, d'imaginer que tout continuera sans moi. La mort n'est rien, que l'effacement de ma personne, Rien de plus, rien de moins que la vie.

On peut rester longtemps
Au fond d'un vallon
Le genou fracturé

Plainte sèche. Loin des liesses grégaires, l'urgence creuse l'attente.

Haute question philosophique
À quoi rêve le goéland
Le bec dans le pétrole

Veuillez déposer l'espoir au vestiaire. (Merci de votre compréhension.)

Quarante-huit ans de solitude
La mort
Sera une tendre compagne

Le temps ? Il ne tient que la promesse d'une éternité illusoire.

* * *

- Marc Bonetto

Variations poétiques sur un thème saisonnier

Phénomène parti du Japon via les Etats-Unis et devenu mondial, le haïku est parvenu à surmonter ce qui le rendait trop particulier pour être exportable. Cultiver la particularité peut conduire à un certain autisme culturel, mais la prétention à l'universalité peut aussi bien vider le haïku de sa richesse spécifique. Peut-on chercher à donner un statut international au haïku en renonçant à sa profonde originalité ?

J'ai toujours été mal à l'aise devant les anthologies mêlant haïku japonais et poèmes courts inspirés de cette forme venus d'autres langues, d'autres pays. D'un côté, il y a un genre littéraire qui plonge ses racines dans une histoire plus que millénaire ; de l'autre, tout est à construire.

L'histoire du haïku, dans sa profondeur et riche complexité, est liée à celle de l'almanach poétique, ce document de référence répertoriant les expressions saisonnières, et témoignant d'une longue évolution. Cet almanach est consubstantiel au haïku, par la grâce d'une allusion saisonnière choisie dans ce répertoire de « mots de saison » et que le poète glissera dans sa composition. Porteuse d'une démarche à la fois individuelle et collective, la dialectique haïku/almanach poétique a traversé les siècles.

Même dans son évolution la plus récente, le haïku ne peut se concevoir sans le mot de saison qui lui confère une véritable dimension cosmique. Et l'ensemble des mots de saison consignés dans les almanachs poétiques nous révèle en outre l'extrême attention portée aux moindres pulsions saisonnières par tout un peuple depuis la nuit des temps. Lorsqu'au XVI^{ème} siècle le haïku se constitue comme genre poétique à part entière, le répertoire des mots de saison témoigne déjà d'une longue histoire.

L'extrait de l'almanach qui suit concerne le thème du prunier, mot de saison se rapportant au printemps, tel que l'almanach poétique le présente, avec une partie descriptive, des références nombreuses concernant l'utilisation de ce thème en poésie classique, écrite en chinois ou en japonais, puis quelques haïkus de référence, composés par de grands maîtres, pour illustrer son utilisation possible dans ce type de poème. Le caractère encyclopédique de l'almanach poétique n'est jamais loin de préoccupations pédagogiques, puisqu'il s'adresse en priorité aux amateurs s'exerçant à la pratique du haïku.

Ce texte est extrait d'un almanach poétique publié en 1989 aux éditions Kodansha. Il a été conçu par Yamamoto Kenkichi, spécialiste des almanachs, et présente la particularité de présenter les « Cinq cents mots de saison fondamentaux » à partir desquels se sont ensuite historiquement constitués, au fil des siècles, des répertoires qui aujourd'hui totalisent souvent jusqu'à dix mille mots de saison.

Voici comment ce document présente le mot de saison « prunier ».

梅 (うめ) Prunier (ume). Depuis les temps immémoriaux, cet arbre est célébré par les poètes, car il devance avec élégance et grâce les autres floraisons au tout début du printemps. « *Printemps, mois du renouveau, et de toutes les fleurs, celle du prunier* ». Avant la poussée des jeunes feuilles, apparaissent les fleurs, composées généralement de cinq pétales de couleur soit blanche, soit rouge léger, ou encore rouge franc. Une autre variété de prunier possède des fleurs à pétales multiples. Mais quelles que soient les particularités de chacune, c'est du continent que cet arbre est d'abord venu à l'époque antique.

Mentionné dans le « Recueil des dix mille feuilles », compilation poétique de l'an 759 de notre ère, le nom de cet arbre s'écrit alors à l'aide de deux caractères chinois : « corbeau » et « prunier », qui se lisent « umaï » ou « ubaï », et chaque fois, se distingue clairement le son « u » qui restera ultérieurement. A l'époque suivante, celle de Heian (794~1185), la transcription en écriture phonétique, celle des kana, désignera indistinctement cet arbre sous l'appellation « ume » ou « mume ».

Le peintre et poète Buson (1716-1783) regrettera cela : « *Ah, qu'il est malaisé de lire ces kana* ». Le caractère chinois qui désigne désormais le prunier peut se lire en effet « mume » ou « mme », puisque le son « u » (*cette lettre se prononce « ou » en français, le système phonétique japonais des kana se transcrivant en caractères de l'alphabet latin selon la convention dite de Hepburn NDT*) est pratiquement muet dans la phonétique japonaise.

A l'époque où le prunier est importé de Chine, ses fruits encore verts sont écrasés pour obtenir une couleur noire qui sert d'onguent en médecine. En les mélangeant à de l'huile, on peut également en obtenir une teinture noire. Mais c'est leur utilisation médicale qui se développera ultérieurement dans les milieux lettrés où la fleur de prunier restera un symbole de raffinement très appréciée.

Depuis la plus haute antiquité, les poètes japonais utilisent en effet dans leurs poèmes en chinois, appelés « kanshi », le thème du prunier. La tradition littéraire garde le souvenir de certains d'entre eux qui sont devenus des références, comme celui de Yoshishigeno Yasutane, ardent promoteur des cercles d'étude des classiques chinois, dont on ne connaît que la date de la mort, en 1002 :

*« Sur les rives de l'Est comme sur celles de l'Ouest
Les saules ne poussent ni ne fleurissent en même temps
Et selon qu'elles soient tournées vers le Sud ou le Nord
Floraison et chute des pétales du prunier
Ne sont pas accordées au même rythme saisonnier »*

On peut noter également, d'un poète du clan Tachibana, cette image fugitive et gracieuse, où les fleurs de prunier sont assimilées à de la neige de printemps :

*« Quand je cueille une fleur de prunier
Pour la piquer dans mes cheveux
Elle tombe en flocons sur ma robe
La neige du deuxième mois »*

Et un troisième poème témoigne de la maîtrise d'un lettré japonais, fin connaisseur de la sensibilité poétique continentale. Il s'agit de Sugawara Fumitoki (899~981) qui compose sur le thème de la fleur du prunier le poème suivant :

*« Si quelqu'un me dit que les couleurs du printemps
Viennent de l'Est, je sais que la rosée tiédit
Que sur les branches des pruniers orientées au Sud
Les fleurs ont commencé à s'épanouir »*

Le treizième jour du premier mois de la deuxième année de l'ère Temp'yô, c'est-à-dire le 13 janvier 751, dans la demeure de Ôtomo no Sochi (665~761), gouverneur militaire de l'île de Kyûshû, est organisé un festin au cours duquel sont composés des poèmes sur le thème des fleurs de prunier. On retrouve ces poèmes dans le cinquième volume du « Recueil des dix mille feuilles ». Ce ne sont pas les fleurs de cerisier qui retiennent l'attention des lettrés, mais ceux-ci, encore sous l'influence de l'esthétique chinoise à cette époque, leur préfèrent la floraison des pruniers, considérée d'une élégance plus raffinée. On observe également qu'à cette époque, le thème du prunier n'est pas seulement associé au printemps, puisqu'il peut aussi être l'objet de compositions poétiques en relation avec l'hiver.

Plus tard, dans une joute opposant deux poètes, Ujidono Yorimichi et Fujiwara Kintô, sur les qualités esthétiques entre fleurs d'automne et celles du printemps, Yorimichi en tient pour le cerisier au printemps, et le chrysanthème en automne. Ce à quoi Kintô lui répond : « *Ce qui surpasse tout en beauté, c'est la floraison pourpre des pruniers qui peine à quitter son éclat les matins de printemps.* »

A l'époque où paraît le « Recueil de jadis et naguère », achevé en l'an 913, la sensibilité poétique s'affine, et ce sont les parfums qui peu à peu prennent le pas sur les couleurs, comme en témoigne un poète anonyme du moment : « *Plus que les couleurs, ce sont les parfums qui émeuvent ceux dont les manches frôlent les branches fleuries du prunier de cette auberge...* ». Dans le même esprit, l'un des célèbres « Trente-six Immortels » en poésie, co-auteur du « Recueil de jadis et naguère », le haut fonctionnaire Oshikochi no Mitsune (859~925) recommande aux poètes : « *...les nuits de printemps, propices à chanter la présence subtile des floraisons de pruniers que l'on ne voit pas, et de parfums discrets qui se dérobent* ». Et en effet, dans les compositions poétiques, il est alors beaucoup question de « *pruniers nocturnes* » et « *des pruniers dans les ténèbres.* », même si une composition de la période des Song (960~1280) évoque, dans une composition intitulée « Poème pour un jeune prunier des montagnes » « *la lune qui jaunit, dans les ténèbres où flottent des parfums* », ce qui semble être une coïncidence pour le critique et poète Yamamoto Kenkichi. Le terme « *parfum nocturne* » qui se développe alors comme thème poétique n'est pas l'expression d'un phénomène naturel, il est plutôt lié l'évocation d'une jeune beauté passant dans l'obscurité dont la présence n'est révélée que par celle d'un parfum évanescent.

Beaucoup plus tard, les peintres de la célèbre école de Kôrin Ôgata (1658~1716) vont créer un style particulier, exprimant les sensations de quelqu'un « *ayant couvert son visage de sa*

manche », c'est-à-dire en libérant l'expression de tous les sens à l'exception de celui de la vue. C'est en particulier l'atmosphère nocturne que cette école cherche à exprimer, selon l'expression : « *parfums flottant dans la nuit* ».

Toutes sortes de variétés de pruniers se sont développées au Japon, avec toute une palette de termes pittoresques pour désigner telle ou telle essence. On parle ainsi du « *prunier en forme de dragon couché* » (gariyôbaï), du « *prunier du dragon vert* » (seiryûbaï), du « *prunier des dernières neiges* » (zansetsubaï), du « *prunier des lunes tardives* » (zangetsubaï).

La tradition a contribué à enrichir encore la liste des appellations spécifiques à cet arbre. On parle ainsi de « *prunier volant* », expression née d'une anecdote de la légende dorée qui s'est constituée autour du personnage de Sugawara Michizane (845~903). Ce véritable Prince des Lettres, victime de basses intrigues, fut banni de la cour impériale et dû s'exiler dans le « *Pays de Tsukushi* », c'est-à-dire à Kyûshû. Au moment où, le cœur lourd de chagrin, il doit quitter sa demeure de Kyôto, il s'adresse à un prunier qu'il chérissait particulièrement, en lui disant : « *Si le vent d'Est souffle, qu'il m'envoie votre parfum ; et quand votre maître ne sera plus ici, n'oubliez pas de fleurir au printemps* ». Après avoir composé ce poème, on dit que touché par ces paroles, le prunier s'envola vers la terre d'exil de son maître en Tsukushi.

On évoque encore le « *prunier demeure du rossignol* » (ôshukubaï), dont les fleurs à huit pétales sont d'un blanc teinté de pourpre léger, au parfum entêtant. D'autres noms encore sont donnés au prunier, comme celui qui est comparé au « *fil du clair de lune* », ou le « *prunier aux branches éployées* » sans oublier le « *prunier pleureur* » et le prunier en pot devenu « *prunier miniature* ». Le prunier est encore associé au nom de Yoshino, ce lieu devenu célèbre, qui plut à plusieurs souverains des ères Godaïgo (1318~1339), Gomurakami (1339~1346) et Gokamiyama (1385~1392) qui y firent édifier une résidence secondaire. Ce thème de saison est toujours en usage aujourd'hui, même si l'image du cerisier en fleurs l'a supplanté pour symboliser l'arrivée du printemps.

Que le courage soit / le sel de la terre / fleurs blanches du prunier Nakamura Kusatao
(1901-1983)

Lune du soir / sur la grange et l'écurie / l'ombre des pruniers Naïtô Meïsetsu
(1847-1926)

(Présentation et traduction : Alain Kervern)

LE VOYAGE À PAU (extraits)

1

Ce train d'avant l'aube
Double me conduira-t-il
Vers Hendaye ou Pau ?

*

6

Bordeaux dort encor
Le train qui s'ébranle
Tressaille de liberté !

*

7

Le jour qui se lève...
Sur les aiguillages
Le train lentement ballotte

*

8

L'aube délicate
Adoucit les rails
De ce cadre ferroviaire...

*

9

Un jour bleu se lève
Après l'ouragan d'hier
Ma cape inutile !

*

11

Porte qui coulisse
Clac d'une machine
Voix feutrée du poinçonneur

*

14

Un instant de grâce
Trois voitures grises
Seules regardent le train

*

15

Pays morose puis rose
Pinceau du soleil
Huit heures en novembre

*

19

On est avalé
Soudain souffle et bruit ensemble
En croisant un train

*

22

Cailloux du ballast
Traverses luisantes
Invisibles quand on roule...

*

23

Traverses luisantes
Cailloux du ballast
Révéls dès qu'on s'arrête.

*

26

Soleil dans les pins
Son effet de stroboscope
Va m'hypnotisant

*

28

Feuilles presque rousses
Moussant tout autour du vert
Des rangées de pins

*

30

Goutte de rosée
A l'extérieur de ma vitre
File horizontale

*

33

Le soleil rasant
Magnifie l'humble talus
Et ses herbes folles

*

35

Instant suspendu
Arrêt à Morcenx
Nul ne descend ni ne monte

*

37

Couchée par le vent
La fumée en gare
Rampe sur le toit de tuiles

*

40

La coupe des billes
Empilées dans les fougères
Est illuminée

*

41

Au sein des fougères
Brillant au soleil
Billes fraîchement coupées

*

42

Comme à la parade
Jeunes pins dressés
Frêles soldats trop serrés

*

45

Une tractopelle
Bras baissé dans la carrière
Implore pardon

*

50

Les jambes d'un arc-en-ciel
Laissent les nuages
Masquer leur milieu

*

53

Un hangar désaffecté
Fenêtres en miettes
Revit sous les tags

*

60

Longue mèche blonde
La croupe coquette
De ce cheval marchant l'amble

*

62

Comme une musique
Les perles d'eau qui dégouttent
De ces bords de toits

*

63

Un portable sonne
Celui qui répond
Annonce qu'il est « à Dax »...

*

71

Stylo qui déraille
Quand le train oscille
En de trop brusques secousses

*

75

Sur le quai d'Artix
Comme haie d'honneur
Les dix rousseurs de l'automne

*

77

Au loin l'horizon
Entretient le doute
Nuées ou bien Pyrénées ?

*

81

La ville-jardin
Offre son soleil
Aux Bordelais tout transis !

Sylvie Justome, 9 novembre 2013,
7h45-10h20.

. . . . La fin ET le début d'un voyage

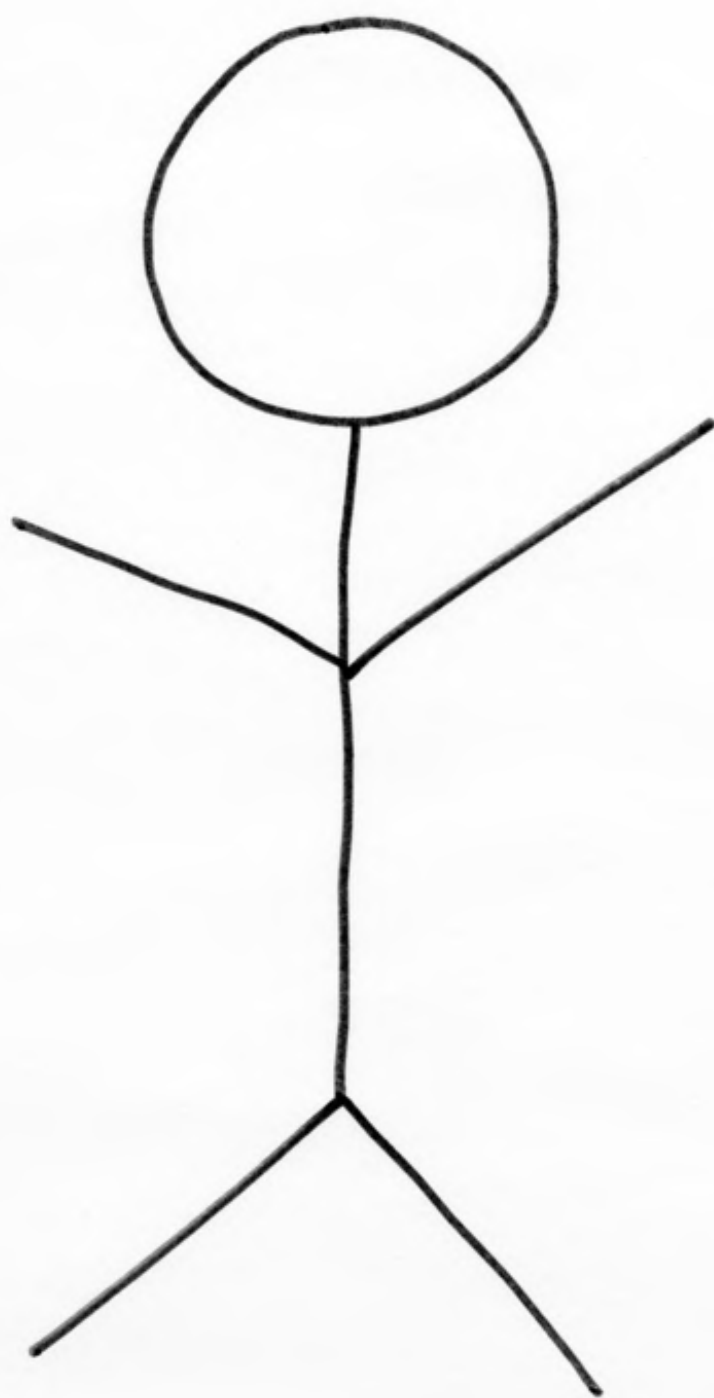
L'être humain a 5 doigts sur chaque main et 5 orteils sur chaque pied.
Sur le clavier du piano il y a 5 touches noires par octave en groupe de 2
et de 3. En dessinant une figure très épurée il peut y avoir que 5 traits –
le tronc/tête et quatre membres dont 2 jambes et 2 bras etc etc etc ad
∞

Est-ce qu'on doit voir quelque chose au-delà d'une simple coïncidence ?
Les deux 5 des 5-7-5 du haïku peut-être ? Nous arrivons avec ce numéro
de ploc! à la 50e publication – 10 x 5. Si on ne pousse pas la recherche
jusqu'à l'ésotérisme, nous pouvons au moins nous féliciter – vous des
contribuant(e)s comme nous les encadreur(s) – d'un travail créatif, riche
et persistant !

Au plaisir alors à vous retrouver tout le long des cinquante numéros à
venir et même au-delà

la pie curieuse
interroge les vers de terre
- le printemps est loin ?
- YADA

Sam CANNAROZZI
Parcieux (AIN)
22 fév 2014



Ploc; la revue du haïku
Ce numéro a été conçu et réalisé par
Sam Cannarozzi

© 2014, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Okea - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.
Tirage papier : Ass. pour la Promotion du Haïku
14 rue Molière, 54280 Seichamps, France

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Février 2014
ISSN revue en ligne : 2266-6109

Prix : 9.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot